

N° 13 | JUIN 2014

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

LA MER DU NORD

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



Sommaire

Éditorial: Mystères de la mer du Nord.....	3
Au bord de la mer, devant son large imaginaire	9
Châteaux de sable.....	14
Conditions du Nord pour penser.....	16
Le rouleau des morts de l'Abbaye des Dunes.....	18
484 ^e soirée des lettres – 19 mars 2014.....	28
485 ^e soirée des lettres – 23 avril 2014.....	33

PHOTO DE COUVERTURE: Candice Degrève

COMITÉ DE RÉDACTION: Dominique Aguessy – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Michel Joiret – Jean Lacroix –
Claire Anne Magnès – CONCEPTION GRAPHIQUE: Nicolas Dandois

C O T I S A T I O N 2 0 1 4

Si l'enveloppe comporte une pastille rouge c'est que,
sauf erreur de notre part ou paiement récent, nous
n'avons pas enregistré votre cotisation 2014.

Merci de verser son montant de
33 EUR sur le compte de l'AEB:
IBAN BE64 0000 0922 0252.

Mystères de la mer du Nord...

La mer... C'est sans doute une déformation du chroniqueur musical que je suis depuis longtemps: chaque fois que j'entends prononcer le mot, je ne peux m'empêcher de me laisser envahir par des mélodies de la partition de Debussy ou par celles des évocateurs *Interludes marins* de Britten. Mais aussi par l'écho d'une autre œuvre symphonique, bien moins connue, rarement inscrite au programme des concerts. L'occasion est belle pour moi de réhabiliter ici *La Mer* de notre compatriote Paul Gilson, quatre essais symphoniques dont la première eut lieu le 20 mars 1892, plus de dix ans avant la composition de Debussy. Gilson (1865-1942) fut un éminent chef d'orchestre et compositeur, mais aussi un théoricien et un pédagogue. Ce Bruxellois d'origine vit se former autour de lui le groupe des Synthétistes, dans lequel on retrouvait notamment Marcel Poot et Francis de Bourguignon. C'est à Blankenberge où il séjournait durant l'été 1891 que Paul Gilson eut l'idée de mettre en musique les impressions qu'il éprouvait face à la mer. Décrire le lever du soleil, esquisser une danse des mate-lots endiablée, développer les marées du crépuscule, faire face à la tempête, voilà les quatre thèmes mis en lumière par chacun des mouvements. Des rappels à Tchaïkowsky ou à Wagner se font entendre, plongeant l'auditeur au cœur même du flux et du reflux. Voilà une occasion de découvrir de la belle musique belge, enregistrée il y a vingt ans, en juin 1994, par l'Orchestre Symphonique de Moscou sous la direction de Frédéric Devreese, pour Naxos.

La musique conduit toujours à la littérature, et vice-versa. Afin de lancer le numéro que vous tenez entre les mains et qui s'inscrit aussi dans le cadre des vacances d'été, propices à l'écriture, à votre écriture que j'espère féconde et créatrice, penchons-nous sur quelques regards français insolites.

Le bleu du ciel tourne au violet...

Rocambolesque ! On ne peut mieux décrire la manière dont **Léon Daudet** (1867-1942), fils de l'auteur des *Lettres de mon moulin*, s'exila en Belgique en 1928. Condamné à cinq mois de prison ferme pour diffamation (il avait accusé un chauffeur de taxi de complicité dans la mort mystérieuse de son frère Philippe), il s'était pourvu en cassation. Débouté, il avait été incarcéré à Paris, à la prison de la Santé le 13 juin 1927. Des amis l'en firent évader douze jours plus tard. Daudet choisit la Belgique, où il demeurera près de deux ans, avant de bénéficier d'une mesure de grâce et de regagner Paris. Dans ses *Souvenirs littéraires*, publiés aux éditions Grasset en 1968, il évoque des moments familiaux à la Mer du Nord. Le clan Daudet s'est établi au Zoute, *la plage la plus fréquentée de Belgique*, pendant l'été 1928, dans une demeure louée, *la villa des Hirondelles*. L'écrivain est séduit par cette plage à la mode : *Aux heures du bain, et en dehors d'elles, cette plage est le paradis des enfants et des tout jeunes gens. Elle est de sable, bien entendu, et merveilleusement surveillée. A une cinquantaine de mètres d'encablure, veille une barque de sauvetage, toute «parée», comme disent les marins bretons. (...) Après le grand coup de Trafalgar de midi, et celui, encore très respectable, comme ardeur et lumière, de trois heures et demie, le bleu du ciel tourne au violet, le gris de la mer s'étoile de rose; et les lignes d'amusement des enfants, fatigués de se grouper, se divisent, s'individualisent, changent la géométrie et le parquetage de la plage chaude et ensablée.*

Léon Daudet est particulièrement sensible aux flots de la Mer du Nord : *Onze heures du matin. Le soleil des Flandres éclaire à pic la mer grise, que moirent, à perte de vue, ses ensablements orangés. Un souffle délicieux court, vole et frivole au-dessus des grands damiers de poudre blanche que limitent et protègent, contre la morsure de l'eau et du vent, des rangées de pieux et de brise-lames, rejoints et serrés, comme dans les estampes de Hokusai.* Mais Daudet est tout aussi sensible aux baigneuses : une

Allemande *sculpturale* qu'il compare à une Walkyrie de Wagner, au regard vert, une Flamande aux longues jambes fuselées *avec cette chevelure d'argent, à peine touché d'or, et des chairs pleines et bronzées*, une Anglaise, comparée à une fée : *une goutte d'essence féminine qui vient hyperféminiser la femme*, une Japonaise qui avance *à la façon d'un mirage vivant, apporté de l'Extrême-Orient par la brise*. Eperdu de lyrisme à la vue de ces beautés, Daudet se lance dans des descriptions de leurs atours : turbans, écharpes vaporeuses, châles à la sévillane, mules d'argent et dorées n'auront plus de secret pour cet observateur fin et racé, mais gourmand.

Il pleuvait de grands désespoirs sur la mer

Arrivé en Belgique pour rencontrer Maeterlinck, **André Gide** (1869-1951) séjourna dans notre pays du 18 au 23 juillet 1891. Le 21, il se rendait à Bruges et à Ostende, accompagné de sa mère : *A Ostende, le ciel et les flots étaient gris; il pleuvait de grands désespoirs sur la mer*. Gide reviendra en 1916. Verhaeren était mort à Rouen, écrasé par un train, le 27 novembre : *Brusquement, la mort de Verhaeren m'a appelé à Rouen, puis m'a entraîné jusqu'à la Panne. Prodigieux voyage, mais que je ne me sens pas d'humeur à raconter*. Les funérailles avaient eu lieu en France; le corps fut ensuite conduit à La Panne où Verhaeren aimait à se rendre. L'inhumation eut lieu en présence de Gide et du sculpteur Bourdelle. Malgré les réticences évoquées, Gide écrira dans un *Feuilleton* daté de février 1918 : *Un petit pays dont l'immense horizon recule jusqu'au ciel sa frontière et d'où l'âme aisément bondit; un ciel, et parfois un brouillard qui contraint à rechercher au-dedans de soi le soleil, où le vent passionné règne en maître; un sol noir, riche d'ardeur latente, de ferveur secrète et d'énergie concentrée; un labeur excessif qui tend les muscles et fait l'homme trouver sa plus grande beauté dans l'effort; puis pourtant du confort mais sans mollesse, du luxe mais sans complaisance, de la volupté sans langueur. (...). Je revois tout cela dans ton*

« *penchons nous sur quelques regards français insolites* »

vivant regard, Verhaeren, grand ami disparu, plus vivant aujourd'hui, plus existant par ton absence, que lorsque nous te savions parmi nous.

Un brancardier inattendu

Exempté de service militaire pour faiblesse de constitution en 1909, **Jean Cocteau** (1889-1963) voulut s'engager dès la déclaration de guerre de septembre 1914. Par deux fois, le conseil de révision confirma son exemption. Cocteau se découvrit patriote au plus haut degré et se retrouva dans un convoi médical qui s'occupa notamment des blessés en Champagne. Enfin accepté dans le service auxiliaire, il se porta volontaire pour les ambulances des armées, section créée par Etienne de Beaumont, qui eut une existence limitée.



Image tirée du film *Thomas l'imposteur* de Jean Cocteau.

En mars 1915, il fut appelé sous les drapeaux pour services rendus. On le retrouva en décembre à Coxyde, secteur postal 131. Il y vivra la guerre en partie comme une attraction, fasciné par les illuminations des projecteurs qui cherchent le ciel, les blessures des soldats, les grenades éclairantes, l'odeur des combats et de la mort. Un jour, il rencontra à La Panne le Roi Albert I^{er} qui visitait le front. Son inconscience fait

parfois penser à celle que Stendhal prête à son héros dans *La Chartreuse de Parme* à Waterloo, mais elle est mêlée de courage - même si les relations avec les soldats ne sont pas toujours aisées -, car elle lui permet aussi de vivre sa sexualité. Cocteau photographie, dessine, prend des notes, et se transforme peu à peu en soldat du rang. *Thomas l'imposteur* en sera le reflet. Fin juillet 1916, Cocteau quitte le front pour le service

de propagande du Ministère des Affaires étrangères. Il se réadaptera facilement à la vie parisienne et à ses futilités.

Dans son ouvrage *Le Temps des vendanges*, paru chez Musin en 1967, Carlo Bronne rapporte un souvenir de Cocteau, raconté lors d'une réception: *A Nieuport où je dormais dans les caves parmi les zouaves rangés comme des bouteilles, disait l'auteur d'Orphée, les tranchées étaient si rapprochées que, la nuit de Noël, on entendait chanter O Tannenbaum et Minuit chrétiens. Un jour, dans une chapelle de campagne, bombardée par l'ennemi, je trouvai un vieux Christ voué à la destruction dont les musées se seraient enorgueillis. Il était interdit aux brancardiers de ramener quoi que ce soit du front. J'eus l'idée de le transporter sur un brancard et de l'enfourner dans une ambulance avec trois blessés graves qui en furent miraculés. Ce fut un instant inoubliable que celui où les infirmiers sortirent à l'hôpital la civière du quatrième blessé.*

Du feu, de l'infini, du silence, de l'Absolu

Au cours de l'été 1910, La Panne accueille **Blaise Cendrars** (1887-1961) et ses amies Fela (sa maîtresse) et Bella. Après trois mois à Bruxelles, le trio prend ses quartiers sur la Grand' Place de la cité côtière. Dans une lettre à son frère, Cendrars écrit: *Midi: le ciel bleu. Le sable brûlant. Pas de nuages. Pas de vent. Pas de bruit. La mer retirée au loin. Du feu, de l'infini, du silence, de l'Absolu ! Première relativité: le soleil au-dessus de ma tête. Deuxième relativité: mon ombre se chauffe près de mon âme. Retour à l'Absolu !* C'est à La Panne que, séduit par le livre de Remy de Gourmont *Le Latin mystique* et l'expression de liberté poétique qui s'en dégage, il écrit un article élogieux auquel, à son étonnement, répond Gourmont par une lettre dans laquelle il envoie à Cendrars son portrait au crayon pour illustrer l'article. Celui-ci ne paraîtra que deux ans plus tard, mais l'auteur de *Bourlinguer* vouera à Gourmont une reconnais-

sance qui ne sera jamais prise en défaut. A La Panne, la vie est dure pour les amies de Blaise, Fela et Bella. Les économies s'épuisent. Bella part pour la Pologne. Les amants décident de regagner Paris. Bientôt, Blaise Cendrars écrira *La Prose du Transsibérien*.

La mélancolie future de ces grandes cités sans racines

L'Aventure est dans l'homme. Elle est illimitée, écrivait **Pierre Mac Orlan** (1882-1970) dans la première ébauche de *Mademoiselle Bambû* en 1932. Deux ans plus tard, il fixe l'action de son roman *Le Bal du Pont du Nord* à Zeebrugge, dans un « Hôtel de la Mer », où il séjourne lui-même, un établissement non loin de Heyst. Ce récit, entre amour et haine pour une femme que les trois protagonistes connurent, évoque l'occupation de la cité côtière par les Allemands en 1918 et l'attaque des marins anglais contre leurs positions. Mac Orlan situe son hôtel pas tout à fait imaginaire *dans un des rares endroits de la côte où l'on peut apercevoir des dunes et des oyats*. Le héros qui s'y installe découvre le clocher de Heyst au bout de la plaine, *un château d'eau dominait le paysage, un paysage tout en ciel, une plaine écrasée par un ciel merveilleusement décoré de nuages fictifs et sournois*. Il s'étonne de constater que les dunes ont fait place à *un boulevard splendide, d'une splendeur excessive et qui n'est sans doute que le témoignage d'une prospérité fugitive*. La nostalgie l'envahit lorsqu'il ouvre sa fenêtre et découvre *l'immense boulevard de casernes de luxe et de gratte-ciel roses mi-normands, mi-flamands*. Ce qui nous vaut une réflexion à méditer: *Je songeais à la mélancolie future de ces grandes cités sans racines, nées d'une certaine forme du plaisir, incapables de gagner leur pain entre octobre et juin*.

Jean Lacroix

Yvan Dusausoit

Au bord de la mer, devant son large imaginaire

Depuis Charles de Coster, la plupart de nos écrivains ont été fascinés par la mer du Nord. A travers d'innombrables textes, elle s'est engouffrée comme par autant de brèches dans notre littérature, y déversant la puissance de son courant. Et ce torrent, brisant digues, remparts moraux et barrières pudiques, s'est insinué partout, dans l'intimité des correspondances, le secret des journaux, les coulisses des théâtres comme au cœur des romans qu'elle emporte par son souffle.

La Côte belge est comme un pays étranger; les choses s'y passent autrement. Ainsi que l'écrivait Jean Muno, « la Belgique est un deux-pièces-cuisine avec vue sur mer ». Parmi les partisans d'ouvrir la fenêtre pour profiter d'un air plus sain, plus vif, l'un des premiers fut Emile Verhaeren. Celui-ci va inaugurer l'attitude qu'adoptera à sa suite toute une légion d'auteurs. Ils renonceront délibérément à décrire ce lieu de manière réaliste afin de le transformer à leur guise, de le métamorphoser au profit du récit. Prenant une image empruntée à un peintre proche du poète, on pourrait dire que l'Ostende de Spilliaert, quoique reconnaissable, apparaît dans ses toiles étrangement déformée, étirée et tordue à la manière d'une aberration. Ostende et la Côte deviendront de même, sous la patte de maints écrivains, aussi malléable qu'un morceau de plasticine. A ce propos, les exemples foisonnent.

Un autre grand auteur, dont les pièces deviendront célèbres, a lui aussi, fait ses classes comme chroniqueur à la Côte. Fernand Crommelynck a

effectivement écrit à 22 ans les éditoriaux du *Carillon* d'Ostende durant tout l'été de 1908. A travers ces 43 articles, il forge son style inimitable, d'une ironie grave gorgée de poésie. Sous couvert de décrire la vie de la plage, il développe toute une réflexion sur notre rapport à la mer, affirmant qu'auprès d'elle seule on peut comprendre la vie.

Un autre auteur, Paul Willems se montrera très impressionné par le côté tragique de son théâtre. Dans sa propre pièce, *Les Miroirs d'Ostende*, l'intrigue se déroule dans un immeuble de la digue dont les fenêtres ont été murées par l'occupant. D'emblée, la situation nous entraîne dans une autre dimension. D'autant que l'action prétend se passer un 31 novembre... encore plus rare qu'un 29 février.

« Comme si,
à l'approche du
large, la plume
s'envolait, se
mêlant aux
mouettes. »

Un jour, après la pluie, Paul Willems a éprouvé une vision saisissante, fantastique, d'une Ostende double, composée par la ville qui domine la plage et par son reflet inversé dans la mer, à la manière d'une dame de cœur. La ville des bains et des jeux où se déroule sa pièce se situe bel et bien du côté des sirènes.

Ostende est une ville mi-chair, mi-poisson. Souveraine des lieux, la lumière décide seule d'en éclairer le buste ou le tronc, selon son bon plaisir. Comment reconnaître alors Ostende-la-Radieuse et Ostende-la-Ténébreuse, deux sœurs jumelles, intimement liées, inséparables, et qui se racontent tout ? La Reine des Plages, née pour jouer, doit figurer une reine de cœur avec un endroit et un envers.

On ne s'étonnera donc pas que Michel de Ghelderode, qui fut également chroniqueur au *Carillon* d'Ostende durant l'entre-deux guerres (décidément !), se serve d'elle pour décor de plusieurs de ses pièces, comme *Don Juan* ou *Le Siège d'Ostende*, dont le personnage principal sera un certain baron James, brandissant fièrement son parapluie. Mais entre l'auteur et la ville portuaire où il se retira à la fin de sa vie, il existait



*Jeune fille accoudée
au bastingage.*
Léon Spilliaert, 1909.

une relation viscérale, le sentiment, pour lui, de se sentir ailleurs, enfin réconcilié. Il le décrira très intensément dans un recueil tardif de nouvelles fantastiques, *Sortilèges*.

Peu d'endroits se prêtaient autant à la confrontation des auteurs, entre eux d'une part, mais aussi avec les peintres. C'est ainsi que l'émulation artistique et les correspondances se multiplièrent entre Verhaeren, Ensor, Crommelynck, Spilliaert, Hellens ou Zweig. Ce dernier fut d'ailleurs un des premiers acheteurs de Spilliaert dans ce foyer d'artistes qu'on appela un temps le « Petit Montmartre ».

Au sein des romans des lettres belges francophones, la mer s'avance d'emblée. Dans sa *Légende d'Ulenspiegel*, Charles De Coster lui donne un rôle de démiurge venant au secours des opprimés. Tyl, partant dans les dunes à la recherche d'un loup-garou assassin d'enfants, l'implore pour sa cause et les siens.

Etrangement, à travers la plupart des romans qui prendront plus tard la mer pour décor, la vision réaliste se révélera quasi absente. Comme si, à l'approche du large, la plume s'envolait, se mêlant aux mouettes. Petite comme une cour de récréation, La Belgique entretient consciencieusement le regard d'enfance. A défaut de montagnes, de fjords, de grands

lacs, de savanes, de déserts ou d'îles tropicales, ses auteurs se sont forgé une géographie buissonnière. Des continents des plus insolites et des plus étranges sont alors apparus entre les fenêtres des classes et la grille de l'école. Tout s'est métamorphosé comme par magie. Les frontières ont été reculées comme des meubles qu'on pousse pour danser afin que le rêve se déploie à son aise. Aucun pays n'est petit quand il touche à l'imaginaire. Dans un territoire à l'étroit, au climat tempéré, la mer s'avère le lieu propice où ressentir une force naturelle et l'appel du large.

L'éventail de textes évoquant la mer s'avère si large et varié qu'il serait vain de tenter de le cerner ici. Mieux vaut dégager certains comportements, certaines attitudes caractéristiques de ce lieu et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs à travers quelques auteurs représentatifs.

Le sentiment de pays natal me paraît le plus manifeste. Pourtant, en dehors de Georges Eekhoud et de Raymond Ceuppens, par la suite, peu d'auteurs ont conduit les pas de leurs personnages du côté des quais et des docks. Le protagoniste des récits à la mer du Nord est, à l'écrasante majorité, un estivant, un touriste, en villégiature ou de passage au littoral. Ce n'est pas un autochtone. Cela ne l'empêche pas d'éprouver souvent le sentiment de rentrer enfin chez lui.

La mer du Nord est, dit-on, une grande marieuse. Par la promenade sur la digue, ce rituel ancestral où l'on se croise chaque jour, par la cohue des baignades, par les jeux et les bals, les relations se nouent beaucoup plus aisément au bord de la mer. Cette dernière prend volontiers les amoureux sous son aile, les protège et donne sa caution à ses amours souvent illégitimes. Dans son roman, *Nondum Jam Non*, Marcel Thiry met en scène un couple qui vit une passion cachée au littoral et connaît des moments de plénitude entre leur modeste chambre d'hôtel et les petits restaurants du quai des pêcheurs. Mais on sent bien que tous ces

petits bonheurs ne seraient pas advenus sans leur étroite complicité avec la mer.

Chez Marcel Thiry et chez d'autres auteurs, il existe une curieuse croyance, ou une superstition tenace. Si l'on se rend à Lourdes dans l'espoir d'un miracle, on va à Ostende pour modifier son destin. Comme si (le titre d'un livre de l'auteur) il se trouvait à Ostende un levier capable de défaire ce qui a été accompli. Charles Bertin écrira un jour à propos des personnages de Marcel Thiry : *Il suffit qu'ils foulent le pavé ostendais pour que la température du récit s'élève.*

L'enfance, l'enfance retrouvée; le sable en est sans doute le meilleur écrin. Il suffit de le fouler pour que tout revienne. Intact. Assurément, ce thème est le plus fréquemment traité, toutes générations confondues. Mais de tous ceux qui l'ont développé, Jean Muno l'a clairement poussé le plus loin. *Ripple Marks*, son roman écrit juste après sa prépension, se veut un autoportrait devant la mer. Par un phénomène mimétique, la page qu'il noircit dans son appartement avec vue sur mer se remplit au même rythme que la plage, des mêmes personnages qui lui ont pourrit la vie.

Au bord de la mer, les conventions se trouvent balayées par le vent. Le protocole n'y a pas sa place. L'un des romans où ce phénomène s'avère le plus manifeste est sans doute *Mariages*, de Charles Plisnier.

Il ne faudrait pas croire que cette distorsion du paysage, cette tendance à l'emballement au contact du vent soit une tendance exclusivement belge. De tout temps, les écrivains étrangers de passage par notre littoral ont éprouvé à leur tour ce pouvoir hypnotique.

« *Aucun pays n'est petit quand il touche à l'imaginaire.* »

Jean-Baptiste Baronian

Châteaux de sable

Chaque littoral est le bout d'un monde – le monde où on vit sa vie de tous les jours et d'où on rêve d'une autre, au-delà des flots, au-delà des longs voyages. C'est comme une magie en attente, où qu'il se trouve, qu'il soit lumineux ou sombre, immense ou étriqué, bordé de hautes et de farouches falaises ou aussi plat que le plat de la main, jusqu'à l'horizon.

Il faut pourtant très peu de choses, trois fois rien, pour que cette magie s'accomplisse: des couleurs brossées sur une toile, un chapelet de mots, quelques suaves notes de musique. Alors, le miracle porte bel et bien des noms: James Turner, Joseph Conrad, Claude Debussy.

Et tant d'autres. Et notamment tous les écrivains de Belgique et d'ailleurs, qui ont célébré la mer du Nord, du Zwin à La Panne, avec ses dunes tapissées d'oyats et ses ripple-marks, à peine une minuscule tête d'épingle sur la gigantesque carte du globe: Victor Hugo, Alexandre Dumas, Émile Verhaeren, Pierre Mac Orlan, Paul Morand, Thomas Bernhard, Marcel Thiry, Stefan Zweig, Stanislas-André Steeman, Marguerite Yourcenar, Gérard Prévot, Jean Muno, l'insaisissable Michel de Ghelderode et son insaisissable complice tellement méconnu, Henri Vandeputte...

Ma mer du Nord à moi, elle a mon âge, mais c'est comme si elle avait traversé le temps sans avoir vu le temps passer. Mes souvenirs sont si nombreux qu'ils se bousculent et se confondent. Je suis un gamin espiègle et je suis un papa gâteau, je croise Maurice Chevalier devant le casino de Knokke et je salue Paul Delvaux à Saint-Idesbald, je visite

« Mes souvenirs sont si nombreux qu'ils se bousculent et se confondent. »



la maison de James Ensor à Ostende et je m'enfonce dans le sable de Duinbergen avec mon cuistax, je danse à Coxyde et je rêve de grand large à Nieuport, je fabrique une fleur de papier crépu et j'offre des babeluttes à mon petit frère, je mets ma délirante chemise hawaïenne pour aller pavaner au Zoute et je décortique des crevettes grises à Zeebrugge, je suis dans les jupes de ma mère et je ramasse des moules sur les brise-lames, le vent se lève, le sable tourbillonne, l'orage gronde, la mer se déchaîne, je perds le nord.

Quand ils parlent de la côte et de la mer, ou quand ils en rêvent, les écrivains bâtissent presque toujours les châteaux de sable de la mémoire.

Château de sable géométrique réalisé par Calvin Seibert.

Renaud Denuit

Conditions du Nord

pour penser

C'est l'hiver c'est la mer c'est la nuit
 La longue digue s'étend, glacée
 Virtuel promontoire, brise-lame aigu
 Sur elle marche une silhouette obscure
 Un cerveau, d'ordre humain, un cerveau dans un corps mobile incrusté
 S'avance méthodique en droite ligne
 Larmoyant sous le vent qui lui siffle aux tympans

Il entend des équipes d'âmes
 Éclairantes à force d'errance
 Sorties de ciels réputés trop vides
 Annonçant une exigeante mélodie, très spéciale
 Qui interdit la tranquillité d'esprit
 Mais empêche ici-bas, de mourir absolument

Un galet luisant au plus noir du rivage
 Une norme polie dans le vent qui glace et viole
 La nuit déserte souligne l'immense mur, impavide parapet
 Et les disparitions : ô combien de marins, combien de capitaines...

C'est l'hiver total avec son petit brillant lointain
 Le grand règne obscur où la plage inerte alors tremble de peur
 Et terrifie le petit cerveau méditant, qui l'observe aussi, seul
 Prisonnier d'elle autant que d'un corps froid
 Réputé humain – peut-être à tort !

Qui, le premier, voit le vent pousser son avantage ?
 C'est l'opaque océan, bientôt remué de glaciales passions

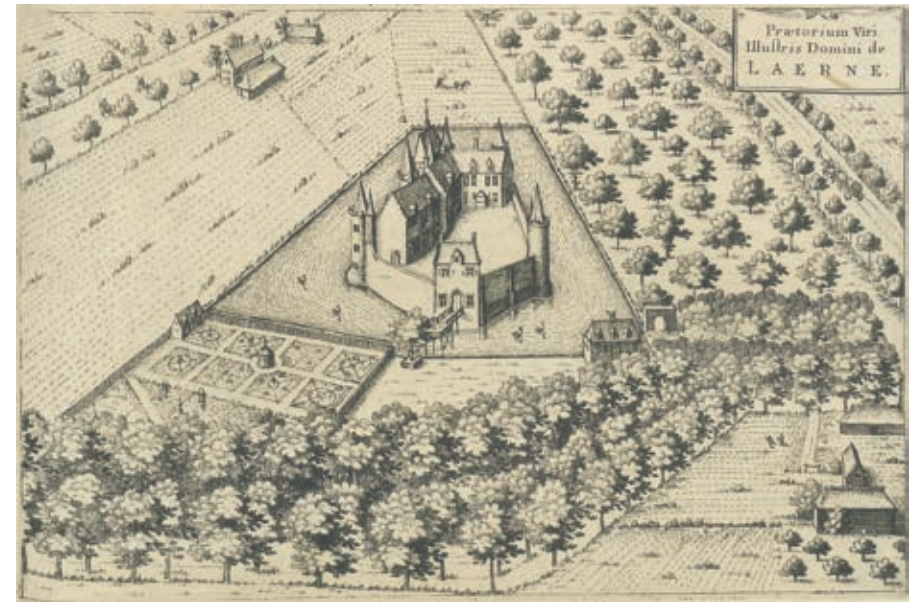
Pour les éléments hostiles, l'obstacle se révèle :
 L'homme debout, arrêté de pied ferme à présent
 Majestueusement isolé pour ne penser à rien
 Et pour commencer de recevoir les neuves réflexions
 Quand brille toujours très loin la lueur irréaliste
 Flottent les eaux sur le sombre
 Et réfléchissent les flots, qui s'animent sans lasser
 Passent les bataillons d'âmes anonymes
 Aussi vaincues que leurs musiques
 Soufflent et sifflent les rafales sur l'esprit suraigu
 Car la nuit veut encore plus de véhémence
 Et sans appel culmine son tourment

Jean Lacroix

Le rouleau des morts de l'Abbaye des Dunes

Charles De Visch n'aimait ni les intrigues ni les honneurs. L'homme était paisible. A près de soixante-dix ans, sa santé défaillante l'avait contraint à abandonner ses fonctions de responsable spirituel de l'Abbaye des Dunes. Il n'en était pas mécontent, car il n'aspirait qu'à retrouver chaque matin la bibliothèque où il avait passé une grande partie de sa vie. Une annexe, une petite pièce mal éclairée où s'empilaient les manuscrits anciens, lui était réservée; il s'y enivrait d'enluminures fines et décorées avec art. Personne n'y entrait jamais; étroite, peu confortable, sans fenêtre, elle aurait eu pour tout autre que lui un aspect peu engageant, voire sinistre.

La grande bibliothèque lui appartenait, en quelque sorte, puisqu'il en avait dressé le catalogue détaillé, quarante ans auparavant, à la demande d'Antoine Sanders. Ce dernier, plus communément connu sous le nom de Sanderus, était bien plus qu'un souvenir pour Charles De Visch: il était sans cesse présent dans son esprit. Retiré depuis de nombreuses années à l'abbaye d'Affligem, à l'ouest de Bruxelles, Sanderus était tombé en disgrâce, ce qui n'avait pas toujours été le cas. Vers 1625, c'était une personnalité. Auteur médiocre - tout le monde s'accordait pour dire que son inspiration poétique et religieuse était limitée -, il possédait cependant un réel talent de dessinateur. Il s'était attelé à la reproduction de gravures de nombreux châteaux, couvents et monastères du pays flamand, dont les plans détaillés et rigoureux étaient vite devenus précieux. Sanderus avait été très influent à une



Antonius Sanderus,
Flandria Illustrata, 1641

certaine époque. D'Anvers à Ypres, le simple fait de prononcer son nom ouvrait les portes de la noblesse et du clergé. Il avait manifesté pour le régime espagnol un zèle discutable et discuté, et il était apprécié pour son efficacité par le pouvoir en place. La Compagnie de Jésus en avait fait son homme de confiance.

Charles De Visch avait dix ans de moins que Sanderus, mais, comme lui, il avait accompli des études à Douai. En 1620, ils fréquentaient tous les deux les bancs de la faculté de théologie. Des intérêts communs les avaient rapprochés, sans qu'il fût jamais question d'amitié entre eux. Sanderus voulait se lancer dans la publication de documents inédits, qu'il envisageait de recueillir dans toutes les bibliothèques de la région. Il avait besoin d'un érudit pour mener à bien son entreprise. Sanderus proposa une collaboration que Charles accepta, parce que la recherche et les livres le passionnaient. Après des années de travail en parallèle,

« Sanderus
voulait se
lancer dans la
publication de
documents inédits,
qu'il envisageait
de recueillir
dans toutes les
bibliothèques de
la région. »

la vie les avait séparés, mais Charles n'avait pas oublié leur aventure commune, même si certains détails s'estompaient derrière la poussière des parchemins.

Face à la mer, Charles prit conscience de l'immensité de sa solitude. Malgré le soleil qui inondait la plage sur laquelle il aimait se réfugier pour réfléchir, il eut soudain très froid. Une mouette le frôla, dans un élan qui le fit tressaillir. Une remarque de Sanderus, vieille de quarante ans, lui revenait à l'esprit. L'amateur de raretés n'aimait pas les théologiens; la malveillance et la perfidie de ceux-ci ne lui avaient pas toujours permis de séparer le bon grain de l'ivraie. Sanderus lui avait souvent parlé de ces maîtres qui s'acharnaient sur lui et qu'il appelait des théologastres. Il craignait souvent pour sa vie, d'ailleurs.

Les fastes de l'Abbaye des Dunes appartenaient au passé, c'était l'évidence même. Même si sa réputation de haut-lieu de la spiritualité subsistait. Son ancienne splendeur n'était plus qu'un merveilleux souvenir. Charles se rappelait les années heureuses. Il avait vingt-deux ans quand il était entré comme postulant, en 1618, au sein de la communauté, réfugiée à la grange de Ten Bogaerde. Il avait prononcé ses vœux douze mois plus tard, avant d'aller poursuivre ses études à Douai, près de Lille, où il avait fait la connaissance de Sanderus. Le supérieur des Dunes, l'abbé Campmans, avait négocié en 1624 avec l'évêque de Bruges la fusion de sa communauté avec celle de Thosan. Trois ans plus tard, un nouveau monastère s'érigait à Bruges. On amena de Furnes ce qui restait des manuscrits et des imprimés des Dunes. Ces précieux documents trouveraient leur place dans une bibliothèque aménagée pour les recevoir, les étudier et les protéger.

Devenu bachelier en théologie, Charles De Visch avait été nommé bibliothécaire. Il se rendit compte qu'il n'existait pas d'inventaire des richesses contenues dans les vastes rayons. Le dernier catalogue datait

du Moyen Age, il était devenu presque illisible, des mains négligentes avaient nui à sa conservation. Il y avait eu une tentative de reconstitution à la fin du XVI^e siècle à l'initiative de l'abbé précédent, Laurent Van den Bergh. Dans ce relevé, les soixante-quinze volumes religieux imprimés et les cent trente-neuf manuscrits n'étaient pas décrits. Seuls les titres avaient été répertoriés. D'autres ouvrages, consacrés surtout à la médecine arabe et juive, ne semblaient avoir intéressé personne. Quant aux manuscrits, ils ne portaient aucune mention de leur appartenance. Pendant trois ans, Charles oeuvra sans relâche à la clarification de ce patrimoine.

Sanderus était un ami de l'abbé Campmans. Il comptait à son actif des éditions relatives aux écrivains de la Flandre et des recueils de documents concernant l'histoire de la région. C'est Sanderus qui fut chargé de publier le catalogue achevé. Charles et lui collaborèrent à la mise en place de l'analyse des textes et se répartirent la besogne. Les conditions qui entourèrent la recherche n'étaient pas parfaites. Sanderus n'était pas assidu, il passait des jours entiers sans manifester sa présence et c'était Charles qui accomplissait l'obscur et ingrat déchiffrement, le relevé des contenus et leur inscription détaillée dans de grands livres, en suivant un schéma scrupuleux mis au point dès le départ.

L'attitude de Sanderus était déplaisante. Meticuleux de nature jusqu'à l'acharnement, Charles admettait avec peine que son équipier prenne à la légère le labeur auquel il accordait lui-même tant de soins. Il s'en ouvrit à son supérieur, qui ne lui prêta qu'une attention distraite. Sanderus était influent, disait l'abbé. Il fallait lui concéder quelques extravagances et ne pas lui tenir rigueur de sa paresse, même si elle devenait coutumière. Charles se résigna et travailla sans se soucier de son partenaire. Il se rendit compte assez rapidement qu'il y avait peu de textes fondamentaux relatifs à l'établissement des Cisterciens dans la région. Pour le XII^e siècle, tous auteurs confondus, il recensa soixante-

quatorze noms. Bernard de Clairvaux occupait la meilleure place, avec seize titres, dont l'un d'entre eux l'intrigua. Il s'appelait « Règle des Templiers », ce qui évoqua chez l'érudit, qui connaissait assez bien l'histoire de France, le souvenir d'un procès célèbre, déjà ancien, et l'élimination par le feu des notables de cet ordre religieux et militaire. Charles fut frappé par la rigueur et la sévérité des exigences de la Règle; après lecture, il classa le texte et en oublia le contenu.

Comment aurait-il pu en être autrement? Il allait de découverte en découverte. Les grands auteurs cisterciens du XII^e siècle étaient présents, d'Aelred de Rievaulx à Guerric d'Igny, en passant par les écrivains « régionaux », Elie des Dunes ou Robert de Bruges. Il y avait aussi des traductions d'écrits arabes, mais peu d'œuvres de l'Antiquité; seuls les dialogues de Platon, la rhétorique de Cicéron, la grammaire de Priscien et de Donat étaient accessibles.

Sanderus apparaissait de temps à autre. Il s'installait à côté de Charles et parcourait d'un air satisfait et distrait les feuilles rédigées. Il survolait des extraits de manuscrits, comme si seul le résultat, « l'œuvre achevée », comptait à ses yeux. Charles savait que Sanderus avait l'intention de proposer à toutes les abbayes de la région un inventaire de leur bibliothèque et de le publier. Il en retirerait toute la gloire, et d'autres obscurs tâcherons comme Charles serviraient sa réputation auprès des autorités civiles et religieuses. Sanderus le chercheur, le spécialiste ! Quelle ironie ! Était-il capable d'esquisser seul un projet rationnel et de le mener à bien? Charles en doutait. Peu à peu, il vit dans l'imposteur un parasite. Chaque visite l'énervait. Bientôt, sa présence lui fut insupportable, mais il devait s'incliner, il le savait. Sanderus publierait son catalogue et s'approprierait les lauriers du succès que la diffusion de l'ouvrage ne manquerait pas de lui décerner. Cette injustice le scandalisait.

Une diversion vint quelque peu diminuer l'hostilité grandissante entre les deux hommes. Certains manuscrits devaient être manipulés avec précaution en raison de leur ancienneté et de leur fragilité. Sanderus était conscient de cette nécessité, mais aussi de la valeur qu'ils représentaient. « Il est vénal », pensa Charles le jour où il constata que Sanderus emportait des documents rares sous le prétexte de les étudier chez lui plus à l'aise. Charles protesta, mais il lui fut rétorqué que l'exiguïté des lieux et leur disposition ne se prêtaient guère à l'étalement des pages de grand format et à la prise de notes. Il prit acte.

Sanderus emporta un impressionnant édifice, lourd et épais. Une charrette s'était révélée indispensable pour le transport. Le cœur gros, Charles vit le tout partir, persuadé qu'il ne reverrait jamais ces trésors culturels. Il avait toutefois réussi à dissimuler un rouleau volumineux, pris au hasard, qu'il cacha dans un mur de son minuscule bureau, dont il descella en hâte quelques pierres. Avec le temps, il finit par l'y oublier.

L'absence de Sanderus fut longue. Lorsqu'il réapparut, Charles avait terminé son relevé. Il s'était enivré d'exégèse, de patristique, de théologie scolastique, de droit et de philosophie. Grâce à son travail jugé prioritaire par son supérieur, des facilités lui étaient accordées dans le cadre de l'abbaye. Il pouvait s'organiser à sa guise et jouissait d'un statut particulier. Sa volonté de solitude permanente était respectée, ce qui convenait à son tempérament. Il travaillait du lever au coucher du soleil. Sanderus s'empara du résultat du travail de Charles, sans le moindre scrupule et sans manifester beaucoup de reconnaissance. Quant aux documents emportés, il n'en fut même plus mention.

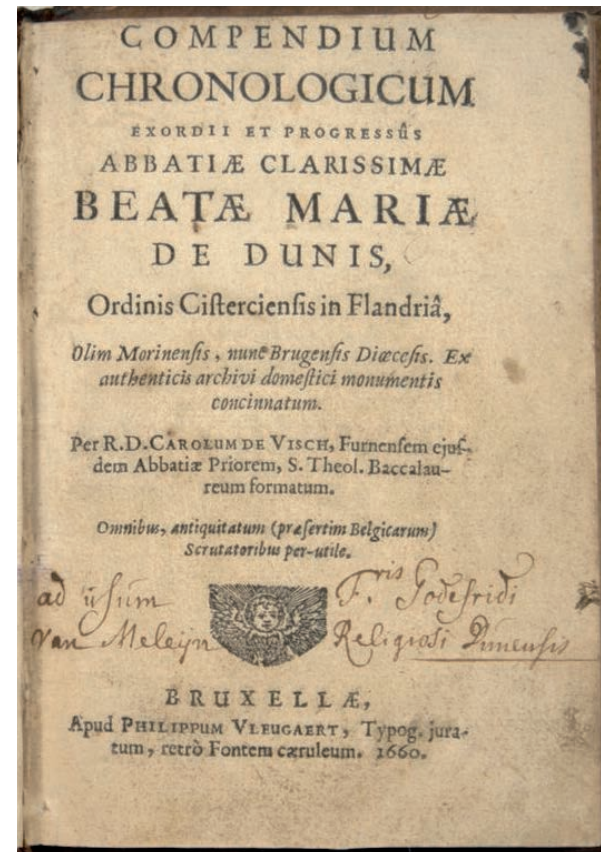
Charles avait vu juste : Sanderus publia en 1628 le catalogue achevé de la bibliothèque des Dunes. De son côté, Charles voyagea en Allemagne en qualité de conseiller. Lorsqu'il revint à l'abbaye trois ans plus tard, il retrouva intacte la pièce si longtemps occupée. Son successeur, un

« *Rouleau des morts, nom donné à un parchemin transmis de monastère en monastère.* »

jeune bibliothécaire, avait négligé l'endroit, jugé peu pratique. Le catalogue avait rencontré le succès prévu. Sanderus avait eu l'honnêteté de mettre son auteur en valeur, contrairement aux craintes de Charles. Les deux hommes ne se revirent pas, mais la rumeur publique attestait de la considération dont Sanderus continuait à jouir. Considération surfaite, dont Charles ne se soucia guère.

Sanderus avait entamé la publication des catalogues des autres abbayes. Dès 1635, il s'adressa aux spécialistes de chaque entité et leur demanda de lui fournir les données utiles concernant leurs fonds respectifs. C'est au début de l'année suivante qu'il chercha à reprendre contact avec Charles. Celui-ci était devenu directeur spirituel d'un couvent de moniales à Courtrai, mais un conflit avec l'abbesse l'avait définitivement convaincu que c'était dans le cadre de sa chère bibliothèque qu'il était le plus utile, et aussi le plus heureux. Quand il reçut une lettre de Sanderus, il était réinstallé aux Dunes et effectuait des recherches sur les livres de médecine qui s'entassaient sur les rayons de son univers familial. Dans sa lettre, Sanderus expliquait qu'il était en contact avec l'abbé de Liessies, Antoine De Winghe. Celui-ci ne pouvait lui fournir d'indications sur les manuscrits de Lobbes qui avaient brûlé dans un incendie en 1575. L'abbé évoquait cependant un mémoire conservé, qui aurait contenu des renseignements ignorés sur la vie de Thomas Becket, l'évêque assassiné dans l'église de Cantorbéry en 1170, sous le règne de Henri II. Antoine De Winghe proposait d'interroger les milieux lettrés de Louvain au sujet de ce texte, qui aurait échappé aux flammes par miracle, et qui serait introuvable. Charles se montra rassurant dans sa réponse: comment cet écrit aurait-il pu être transféré de Lobbes? A sa connaissance, la communauté des Dunes n'avait jamais été propriétaire que de ses propres manuscrits.

Sanderus ne se manifesta plus. Charles apprit par des voyageurs que la publication des catalogues avançait. D'Aulne à Cambron, de Villers



Carolus De Visch, *Compendium chronologicum*, 1660.

à Marchienne, les envois affluaient. En 1641, Sanderus put faire paraître son recueil, qu'il intitula *Bibliotheca Manuscripta*. Charles en reçut un exemplaire et constata en le lisant que la seule contribution de son ancien compagnon de recherche était une préface courte et banale. Sanderus regrettait aussi de ne pas avoir reçu le catalogue de certaines abbayes, comme celle d'Orval. La fin de la préface atterra Charles: elle n'était constituée que de polémiques personnelles. Sanderus se croyait la victime de malveillances diverses, surtout de la part des théologiens,

et s'insurgeait contre des attaques imaginaires. Le livre montrait en tout cas que son auteur s'était contenté de réceptionner et de concentrer les envois reçus. Il n'avait fait aucun déplacement, n'avait effectué aucun contrôle des données. Ces négligences confirmèrent Charles dans la certitude que Sanderus n'était qu'un profiteur.

Les années passèrent. Charles apprit en 1646 que Sanderus n'avait pu obtenir la charge qu'il convoitait, celle d'historiographe du roi. Déçu, il avait quitté Ypres pour s'établir à l'abbaye bénédictine d'Affligem, proche de Bruxelles. De son côté, Charles avait été nommé en 1649 responsable de la vie spirituelle de l'abbaye des Dunes par le nouvel abbé, Bertrand Bettyn. Devenu prieur, il avait sombré dans la facilité. Il passait de plus en plus de temps dans son univers privé, au milieu de ses livres, et personne n'aurait osé s'immiscer dans son plaisir d'esthète. Il passait de longues heures à caresser les reliures, à admirer les enluminures et à déchiffrer les volumes qui s'accumulaient. Il entretenait un abondant courrier avec des érudits des provinces flamandes et wallonnes. Apprécié et reconnu partout, même au-delà des frontières du pays, il n'était cependant pas heureux. Plus il avançait en âge, plus il pensait à Sanderus. Dans la simplicité de sa personnalité, il plaignait ce dernier d'avoir couru derrière une gloire vaine et inutile. Pour finir par être oublié au soir de sa vie

Lorsque l'annonce du décès de Sanderus lui parvint, en 1664, Charles revêcut en pensées leur étrange relation. Il se souvint alors du manuscrit dissimulé dans le mur de son antre de scribe besogneux, et se donna la peine de l'extraire de sa cachette, où il reposait depuis si longtemps. Il s'agissait d'un Rouleau des morts, nom donné à un parchemin transmis de monastère en monastère, selon une tradition établie dès le VIII^e siècle, à l'occasion de la disparition d'un personnage important d'une communauté religieuse. Ces Rouleaux, serrés autour d'un cylindre de bois qui assurait leur conservation, circulaient dans toute

l'Europe; chaque abbaye ajoutait quelques phrases d'hommage sur le parchemin. Si la place manquait, un nouveau parchemin était cousu au précédent. Certains Rouleaux atteignaient ainsi des dimensions impressionnantes, tel celui de Saint Vital, abbé de Savigny en Normandie; lors de son décès en 1122, son Rouleau, constitué de quinze feuilles reliées ensemble, était long de plus de neuf mètres !

Celui que Charles tenait dans les mains était plus modeste. Il se rendit compte qu'il ne présentait aucun intérêt. Il n'était pas protégé; le temps l'avait délavé, avait terni ses couleurs, le texte en était peu lisible. Il ne concernait même pas l'abbaye des Dunes. Il n'y avait aucune allusion à Thomas Becket, cela confirmait qu'il n'avait pas cheminé depuis Lobbes. Comment avait-il atterri là? Le geste impulsif d'avoir voulu le dissimuler au regard de Sanderus lui parut soudain aussi médiocre que le personnage auquel il l'avait soustrait.

Charles De Visch eut la certitude de devoir se racheter et de donner à Sanderus, qui l'avait négligé et utilisé tant de fois, une destinée posthume inattendue. Il savait que la coutume du Rouleau des morts était éteinte. Mais rien ne l'empêchait de la faire revivre. Il se saisit d'un parchemin vierge et écrivit de sa plus belle plume: «Le vénérable et estimable Antoine Sanders, connu par tous les érudits sous le nom de Sanderus, vient de décéder en l'abbaye d'Affligem. C'est une perte incommensurable. L'immortalité lui est assurée pour avoir mené à bien l'immense travail qu'a représenté le catalogue des bibliothèques des abbayes de nos régions. Je suis heureux et fier d'être le premier à lui rendre hommage. J'invite les abbés de chacune des congrégations qui recevront le présent Rouleau des morts à agir de même, et à réciter des prières pour le repos de son âme.»

Le lendemain, face à la mer, Charles accueillit avec reconnaissance le frôlement des ailes d'une mouette aventureuse.

484^e soirée des lettres – 19 mars 2014



Quelques mots d'introduction, tout d'abord, de Jean Lacroix, notre nouveau président, qui annonce :

Anne-Michèle Hamesse,
Les années Victoire, éditions Novelas.
Présentation par Michel Joiret.

Michel Joiret rappelle les deux romans précédents d'Anne-Michèle, à l'organisation serrée : *Villa Théodore* et *le Voleur*. Anne-Michèle commence par nous lire un passage de Proust, qui oriente son roman ; nous n'arrivons pas à changer les choses, il faut arriver à l'indifférence, mettre sa vie à plat. Peu de fiction ici : elle s'abrite derrière Victoire.

M.J. : comme le disait Jean Muno, à un moment donné, il faut arrêter d'écrire pour parler de soi. Mais il y fallait, pour elle, beaucoup de culot. Il y a là une drôlerie totale, de la provocation.

A.-M. : A condition de rire aussi de soi, de s'entarter soi-même.

M.J. : Mais ce n'est pas si simpliste, c'est faussement désinvolte. (suit une lecture). Et puis, il y a les jules. Tu as souvent été une prédatrice.

A.-M. : ...mais pas du tout anti-hommes.

M.J. : On a le sentiment d'un règlement de comptes joyeux et pathétique. Une générosité d'être, mais aussi une tendresse trahie. Et puis, cette Belgique qui disparaît...

A.-M. : J'ai fini par l'aimer, alors qu'auparavant je rêvais de devenir Française.

M.J. : Un père aristocrate qui a de bonnes manières, très absent. Un parrain qui vient de mourir, un mari parti avec une gynécologue, de qui elle finira par se rapprocher... Elle parle de plusieurs vies qui se mettent en place dans le roman, il y a tout de même un ordre.

A.-M. : Mes personnages prennent le dessus. Mais il y a Clarisse, c'est la première fois que j'en tue un... Elle revient parfois...

M.J. : Un chahut désespéré dans le monde des lettres.

(Suit la lecture d'un passage mettant en scène le monde de l'A.E.B. : ils se surveillent, ils se sentent incompris, relisent leur nom en gras...)

Ne pas avoir de style, c'est déjà un style...

A.-M. : Très spontané.





Jean-Luc Wauthier,
les Tablettes d'Oxford, éditions MEO.

Présentation par Lucien Noullez.

Ici, comme pour la présentation suivante, c'est Anne-Michèle qui va introduire les deux poètes.

Lucien Noullez: Un écrivain, c'est une oreille qui refuse de parler la langue comme un uniforme. La modestie de l'oreille première. Le risque du sens, de l'allier à la jouissance sonore. *Le sens brille au fond du risque* (Michel de Certeau)

Un roman tissé de nuits en abîme. Le roman historique a des obligations. Mais il faut souligner l'extraordinaire qualité de cette prose. (suit une lecture par Marie-Françoise, l'épouse de Lucien).

On passe d'un monde à un autre. Notre temps et son temps?

Jean-Luc Wauthier: J'ai toujours été fasciné par la fin d'une ère, et aussi par l'empire romain.

C'est un adolescent énigmatique parvenu au pouvoir à 15 ans, qui va disparaître l'année suivante. Mon professeur d'histoire, Léon-Émile Halkin, disait que l'histoire n'est pas un continuum, mais quelques petites lumières sur une ligne obscure. J'ai voulu montrer un personnage dominé. Et puis, ils ne savent pas qu'ils sont les derniers

L.N.: Comment un poète passe-t-il aux Romains?

J.-L.W.: La poésie est une faille dans la satisfaction de soi. J'avais écrit des nouvelles, un roman. Simenon a dit qu'on ne devient un véritable écrivain qu'à quarante ans.

L.N.: Mais ton grand homme, c'est de Gaulle?

J.-L.W.: Trop connu, et énigmatique. Augustule, c'est un vase brisé.

L.N.: Tu en as fait un poète?

J.-L.W.: Un diariste, des rapports entre le pouvoir et le bonheur. J'ai eu beaucoup d'aide de ma femme et de mon éditeur.

L.N.: Quand on quitte le pouvoir, à un moment donné, n'est-ce pas un lieu pour l'intelligence du monde?

J.-L.W.: Le pouvoir révèle l'aliénation du monde. Le pouvoir est déshumanisant, le pouvoir isole.

L.N.: On croit que l'amour vaincra le deuil, et la perte du pouvoir.

J.-L.W.: Pour en revenir au style, le français est une langue redoutable, une langue qui énonce.

Et la présentation va se terminer sur une lecture.

Jean Baudet,
Histoire de la cuisine et Les grands philosophes,
éditions Jourdan. Présentation par Joseph Bodson.

Juxtaposition étrange, semble-t-il, de deux sujets pas très proches l'un de l'autre. Et pourtant... commençons par la philosophie, même s'il est dit *Primum edere, dein philosophari*.

Ce n'est pas la première fois que Jean Baudet brosse une histoire de la philosophie, et il le fait, selon son habitude, avec une remarquable clarté et un sens remarquable de la vulgarisation intelligente.

Comme d'habitude, Pythagore est tenu à l'écart: plutôt fondateur de religion, avec son rejet des fèves. Ce sont d'ailleurs plutôt ses disciples qui ont fait progresser la géométrie.

Le philosophe qu'il met en exergue, c'est plutôt Démocrite, le fondateur de l'atomisme, dont les écrits seront mis à l'écart du fait de Platon et d'Aristote. Mais ils nous sont connus grâce à Lucrèce, et les principes de base sont bien ceux de l'atomisme moderne, et du matérialisme.



Peu à dire du Moyen-Age, un véritable désert pour la philosophie. Il faudra attendre Descartes pour qu'elle fasse de réels progrès, avec notamment son animal-machine, qui deviendra, chez La Mettrie, l'homme-machine. Viendront ensuite les penseurs qui, à la suite Hume et Condillac, vont mettre l'accent sur les sensations physiques, et puis les grandes écoles allemandes, Kant, Hegel.

Il faut remarquer que, pour l'époque moderne, Jean Baudet nous donne au moins une teinture d'auteurs qui mériteraient d'être plus connus du grand public, comme Jaspers, Carnap, à côté d'autres, Husserl, Heidegger, qui le sont davantage.

L'Histoire de la cuisine, à présent: et là, nous ne sommes pas au bout de nos surprises; à côté des maîtres-queux romains, Lucullus, Apicius, voici en effet les Huns qui nous apportent la choucroute sous la selle de leur cheval. Le Moyen-Age, s'il fut pauvre en philosophes, était riche en fromages: munster, maroilles, et en livres de cuisine, les réceptaires. Les moines y furent d'ailleurs pour quelque chose.

La Renaissance, âge des découvertes, apporta en foule les fruits nouveaux: ananas, piment, maïs, tomates, sans oublier le chocolat, la pomme de terre et le calvados. Et puis, la sauce béchamel, produit du Grand Siècle, et péché mignon de Jean Baudet. Au 18^e, les fraises, le cognac, et le baba au rhum...il y a de quoi s'y noyer. Au 19^e, le bœuf Stroganov – autre délice de Jean Baudet – mais aussi la mousse au chocolat, la religieuse et la crêpe Suzette. Si les plats pouvaient parler, cela ferait une bonne fable de La Fontaine. Et puis, au 20^e, ce n'est pas fini, viendront les pralines, la tarte Tatin et le carpaccio.

N'oublions pas de dire que Jean Baudet a tout de même une solide formation de botaniste, ce qui n'est pas négligeable pour faire un gourmet.

485^e soirée des lettres – 23 avril 2014

Luc Moës,

Ambres, éditions Beyaert Press.

Présentation par Piet Lincken.

Le choix de Luc Moës a été d'auto-éditer quatre recueils, qui ont chacun leur physionomie.

Piet Lincken remarque que le parcours de l'auteur est un parcours spirituel et même métaphysique.

Luc Moës explique alors la nécessité qui le pousse à écrire.

Il trouve le salut par l'écriture, l'écriture, assure-t-il avec force, constitue pour lui une véritable issue.

Piet Lincken constate que l'âme vibre dans le tragique aussi bien que dans l'esthétique.

Georges Semprun est évoqué, lui qui n'hésitait pas à écrire sur des papiers d'emballage s'il le fallait pour y laisser sa trace.

Engage ta barque sur le lac, clame l'auteur, et il s'agit là d'un véritable acte de foi, de résistance intérieure tel un arbre qui résiste dans la tempête.

La question de Piet Lincken fuse alors: avoir la foi, est-ce résister?



Sans aucun doute, répond l'auteur, dans la mesure où il convient de résister aux impulsions afin que l'âme et la conscience de soi se dégagent pour migrer vers le haut.

La foi selon Luc Moës indiquerait de ne pas nier les autres mais bien de se construire soi-même.

Ce pourrait donc être aussi un choix laïc ? ose demander Piet Lincken.

Sans aucun doute puisque, selon Luc Moës, toute résistance implique une façon de se positionner au monde.

La nature est aussi très présente dans l'ouvrage, elle y est évoquée comme un reflet de soi-même.

L'auteur remarque que rien ne le soulève autant que la beauté, physique et morale, et la nature y participe.

La beauté, dit-il, restaure la confiance de soi, elle va vers la vie. Il éprouve envers elle un sentiment d'infinie gratitude.

Adorer le mystère et nous taire.

Le prochain n'est plus qu'un autre soi-même.

La spiritualité ici évoquée semble plus large, insiste Piet Lincken, elle peut toucher toute personne.

Evoquant Jésus, Luc Moës le cite : aimer les autres comme soi-même, conscient de soi on finit par ressentir ce sentiment de ne plus faire qu'un avec les autres.

Piet Lincken rapproche alors les ouvrages de Luc Moës de l'esprit des philosophies orientales, de ses symboles, en particulier celui des lacs, *l'eau qui se repose, lacs étincelants et discrets comme l'eau, ils ne pipent mot...*

Etonnez-vous ! lance alors Luc Moës, étonnez-vous devant le monde comme devant une révélation, c'est ainsi qu'on accède à la reconnaissance et qu'on renaît, forts d'une vision nouvelle.

Michel Joiret,

Propos d'inquisiteur, éditions du Cygne. Présentation par Evelyne Wilwerth.

Comme le souligne Evelyne Wilwerth, le détonateur du livre de Michel Joiret a été cette affiche en couverture de Privat Libremont, l'auteur est effectivement entré dans cette image, une image de jeunesse, de sensualité et d'érotisme, qui l'a absolument fasciné.

Elle est, dit-il, le contraire de la mort, l'inverse de l'absence, elle allume en nous des signaux qui attestent notre état de vivant.

Il a littéralement pénétré cette affiche pour écrire son livre.

On évoque alors les Carnets de Gide, son expérience de la guerre à Tunis en 43, carnet dont Michel Joiret s'est inspiré.

Evelyne remarque le caractère obsessionnel que prend l'affiche dans l'écriture du livre.

L'auteur reconnaît qu'elle est présente car elle représente à ses yeux le contraire de la menace et de la mort, elle représente la jeunesse et la vie



Le verre d'absinthe que tend la jeune femme invite à l'échange et il ajoute que Verlaine sans doute n'est pas loin.

L'affiche de Privat Libremont nous présente la beauté inaccessible.

Sensible à ces moments de bonheur fulgurants, Evelyne Wilwerth se demande alors s'il ne s'agit pas aussi de mélancolie. Michel Joiret évoque alors *l'effroyable mélancolie* mais assure que la beauté ne vieillit pas, qu'il est rassurant de savoir que les choses ne meurent pas, il nous parle alors de renouvellement.

Il a voulu répondre à la jeune femme de l'affiche, lui faire la grâce des mots de son livre, répondre au cadeau qu'elle fait à travers le peintre qui l'a conçue.

Evelyne souligne combien il est important pour l'auteur de rester dans l'intensité, de rester rebelle.

Les mots nous y aident, rappelle Michel Joiret, il souligne que l'écriture reste un élément intégrant de sa vie.

Evelyne remarque la gamme de verts évoqué dans l'ouvrage et qui constitue un vrai travail d'artiste.

Michel Joiret termine par une allusion à Augustin Meaulnes, dont la jeunesse, la quête d'infini et le côté rebelle n'ont jamais cessé de séduire l'auteur, il a eu lui aussi des propos d'inquisiteur.

Giuseppe Santoliquido,

Voyage corsaire, éditions Ker.

Présentation par Nicole Versailles.

Nicole Versailles présente d'emblée Giuseppe en tant que politique humaniste et lui demande comment il est arrivé à écrire le *Voyage corsaire*, quel en est l'intention.

Giuseppe précise qu'il s'agit dans ce roman de confronter l'irrationnel et le rationnel, le roman se situe entre rêve et réalité, il croit que la coexistence de ces deux conceptions nous donne une possibilité de réponse pour aborder les problèmes existentiels de notre monde contemporain où la créativité n'est pas assez prise au sérieux. Une pleine ouverture à l'imaginaire, un rapport plus poétique au monde pourrait, d'après l'auteur, fournir une réponse plus efficace aux questions que pose notre monde contemporain.

L'Afrique s'est imposée à lui, car il y travaille souvent, ainsi que la figure de Pasolini.

Nicole Versailles cite un passage poignant du livre, celui où un vieil homme au seuil de la mort attend son totem qui chemine et vient le rejoindre.

La présentatrice évoque ce Pasolini qui met en scène des récits d'Eschyle en pleine savane avec des acteurs locaux. Toujours présent dans le livre, ce conflit entre rationalité et irrationalité et le tribunal humain qui va donner gain de cause à l'un et à l'autre.

Nicole Versailles parle alors de Simon, ce personnage attachant, qui lui a paru pour sa part sombre et douloureux, ce chauffeur de taxi



accompagnateur, nous raconte Giuseppe, a réellement existé, il y a chez cet homme une sorte de fatalisme, nous serions pour lui le résultat d'une longue chaîne de corps et de cicatrices et chacun serait investi d'une mission.

Nicole Versailles insiste sur le contraste qui surgit à la fin du livre entre les descriptions de l'Afrique et le retour à Bruxelles, ses pavés, ses portables.

Pourquoi, demande-t-elle en finale à l'auteur, toujours indiquer le nom complet de tes personnages, quelle en est la raison ?

Sans doute y en a-t-il une, répond Giuseppe, mais je ne la connais pas.

Le public est ravi, les meilleures œuvres ne sont-elles pas celles qui se terminent par un point d'interrogation ?



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N ° 13 | JUIN 2014



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL: 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT: 02 512 36 57

COURRIEL: A.E.B@SKYNET.BE – IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET: WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: JEAN LACROIX

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE

ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.